2

LE CORBUSIER

LA "FERME RADIEUSE" LE "VILLAGE RADIEUX"

Norbert Bézard, ouvrier agricole de la Sarthe, trépignant d'impatience, m'écrivit plusieurs fois dans ce sens: « Le Corbusier, ne restez pas qu'en ville! Pensez-vous que nous lisons d'un œil indifférent les descriptions de votre « Ville Radieuse » ? Voulez-vous un peu vous occuper de nous, regarder nos campagnes, nos fermes, nos champs, nos villages... Dans mon village, pendant le dîner, un soir, la poutre maîtresse de la charpente d'une maison a cédé, la famille fut écrasée. La menace est sur chaque maison. La tuberculose est chez nous, dans les campagnes. Le marasme est dans nos cœurs, à la campagne. La campagne française s'étiole, s'éteint. Corbusier, il faut nous donner « la Ferme radieuse », « le Village radieux ».

***

Au cours de ces années de recherches, je pensais que les villes étaient gonflées de détritus, de foules de gens qui y étaient venus risquer leur chance, ne l'avaient point trouvée et croupissaient dans les faubourgs entassés. Et qu'il faudrait bien leur dire un jour: vous n'avez plus rien à faire dans la ville; vous n'avez rien à faire dans la ville; retournez d'où vous êtes venus, dans vos campagnes. Et qu'ainsi les villes seraient nettoyées.

Et encore ceci: que la civilisation de la route (l'auto, le camion) ouvrait une ère nouvelle. Que la ville et la campagne, séparées par le chemin de fer, brisées dans leurs rapports harmonieux par le che-

min de fer, retrouveraient, par la route, des liaisons nouvelles et normales. Que la terre du pays pourrait être à nouveau occupée, travaillée avec amour et fruit, et que l'auto vivifierait ce que le chemin de fer avait isolé, et qu'un rapport nouveau, souple et vivant, interviendrait entre la ville et la campagne, entre l'homme de la ville et l'homme des champs: une unité d'esprit.

Norbert Bézard m'écrivait toujours: « Nous voulons posséder les libertés de l'homme de la ville; arrachez-nous à notre sale cheminée de ferme qui est le signe de notre état primitif: la face grillée par le feu, le dos glacé par l'humidité du logis: nous voulons des radiateurs et nous flanquerons à la porte les amateurs de pittoresque campagnard qui jacassent avec inconscience et poétisent nos « belles cheminées et les douces veillées devant l'âtre! Nous voulons des logis « sur pilotis ». Oui! car nous en avons assez d'être les pieds dans le fumier, dans la boue, et assez de cette humidité de terre battue qui nous accable de rhumatismes. Ouvrez-nous des fenêtres, grandes, avec du soleil dans la ferme. Enlevez le fumier de devant notre table. Donnez-nous les moyens d'être propres et sains comme les gens de la ville. Nous voulons nous laver! » Etc.

⁂

Je ne cesse d'observer avec sang-froid, dans mes courses à travers le pays, que les fermes et les villages sont pourris de vétusté. Qu'ils s'écroulent. Qu'ils meurent. Que le paysan est mal dans sa ferme. Qu'il est déclassé par rapport à l'habitant des villes. La ferme, le village ont été bâtis il y a deux siècles, même bien davantage. Ils s'écroulent.

D'avion, je vois les terres infiniment morcelées, disparates. Plus l'outillage moderne se développe, plus la terre se subdivise et se dérobe à l'offre miraculeuse de la machine. C'est le gaspillage, c'est l'effort grignoté.

La terre se vide, la campagne périt.

Il est un devoir pressant: Penser au paysan, *avec raison* pour l'aider, *avec amour* pour en faire un frère et non pas l'ennemi, le disgracié.

⁂

Réorganisation rurale!

Réorganiser la distribution du sol.

Fixer le statut de la famille paysanne sur sa terre.

Créer les fermes, outils de travail et foyers de la vie propre, saine, disciplinée. Organiser le village dans son rôle de pourvoyeur des

besoins de la ferme et de distributeur des produits de la ferme. Admettre sur cette terre de France, vallonnée, au sous-sol complexe, au régime d'eau si varié, d'insolation diversifiée par une topographie mouvementée, de vents régionaux, admettre que les soins de la terre sont multiples, divers, précis, ingénieux et qu'ils réclament l'intervention de l'initiative constante, de l'invention, de l'attention, de la sagacité. Et qu'en cette affaire des campagnes, à quelques exceptions près, il ne faut pas songer à monopoliser, à industrialiser selon une formule toute théorique, mais à tirer de ce sol riche, aussi divers, toutes sortes de produits en toutes sortes de circonstances diverses aussi et particulières. Et que l'initiative personnelle est la clef de la réussite. Et que si la steppe ou la pampa ou le bled sont tout désignés aux vastes entreprises de la monoculture, la campagne de France s'offre plutôt au « jardinage ».

L'examen du problème conduit à l'équation moderne faite de deux termes bien caractérisés: la ferme familiale au centre d'un lot de terres proportionné, et le village coopératif, âme de la commune paysanne.

Mais ceci est à discuter par d'autres que moi.

J'ai établi les plans d'une ferme familiale et ceux d'un village coopératif. Une commune rurale, cellule-clef d'organisation agraire.



Une ferme n'est pas une fantaisie architecturale. C'est quelque chose de semblable à un événement *naturel,* quelque chose qui est comme le visage humanisé de la terre: une espèce de plante géométrique qui est aussi liée au paysage qu'un arbre ou une colline et aussi expressive de la présence humaine qu'un meuble ou qu'une machine.

Telle est l'entité si profonde de la ferme qu'à elle seule elle exprime le paysage, le qualifie.

Ainsi, que ce soit en Normandie, dans le Toulousain, le Jura ou l'Ile-de-France, la ferme est comme une présence naturelle. Notre sensibilité s'y attache.

Par quels mystérieux chemins, ici, notre émotion éclate-t-elle ? Par le chemin de la vérité. Rien ne pourrait être artifice: tout est l'expression conforme d'un faisceau de faits réels: nature et homme.

Et cela est si pur que toute imitation d'une telle vérité (d'autrefois) grimace comme un sale mensonge, si l'on a cru être déférent en se contentant, aujourd'hiu, de copier les formes ou même les fonctions de cette chose *qui n'est plus d'aujourd'hui.* Le maquillage, le

grimage et la comédie sont dénoncés sous le ciel des campagnes par les réalités rurales et par le verdict de l'*aujourd'hui.*

Une vérité nouvelle ne pouvait sortir que d'une organisation technique et spirituelle des temps modernes.

Technique, par la solution apportée au problème de la production agricole dans la collaboration de la famille paysanne et des outils modernes du travail de la terre. C'est là une intime symphonie de locaux, de structures, d'espaces, de cheminements économes, de dimensionnements appropriés, de contiguités rationnelles et efficaces. Autour des gestes du paysan — de son travail et de son repos — un outillage mécanique et architectural aussi impeccable que l'est, autour de l'aviateur lancé dans les airs, l'ensemble des moyens sustentateurs et propulseurs de l'avion.

Spirituelle, par les buts assignés à ce travail, qui sont de nourrir, de bien faire, de réussir, d'aider au miracle de la germination et de la fructification, d'être fier de son œuvre et d'inciter la famille paysanne à devenir un être pensant au milieu de la société moderne. Pensant avec cette qualité spéciale et précieuse des gens en permanent contact avec la nature: ses éléments, soleil, ciel et saisons; sa flore et sa faune; ses lois.



Technique et spirituelle, la combinaison va du statut familial au statut collectif, de la ferme dans les champs au village sur la route, le fer ou le canal.

C'est une nouvelle organisation des temps modernes.

Le paysan n'est plus le « cul-terreux » enfoncé dans la solitude de ses champs. Il lit le journal; la T. S. F. le renseigne et l'éduque (bien ou mal); l'autobus, le train, les livres l'ont mis en étroit contact avec la ville et le monde. Le paysan a des droits politiques complets. La notion de région, de patrie, d'univers lui est concevable. Il participe à la vie du monde.

Il a besoin dans son travail de la coopération des autres: certaines machines, agiles, mais d'un prix inaccessible, vont lui rendre la vie plus aisée. Ces machines appartiendront à la collectivité communale; elles viendront à l'heure utile, à la ferme, faire le travail qu'il faut. D'autres machines resteront au village, propriété de tous, à disposition de tous; des organes indispensables à la sauvegarde de ses intérêts, à l'utilisation rationnelle du produit de ses travaux, doivent être créés, mettant le fruit de son labeur à l'abri de la cacophonie actuelle: l'atelier de réparations coopératif, le magasin coopératif

(forme moderne de la foire), le silo coopératif, outil de salut, de sauvegarde des récoltes, de distribution des récoltes, moyen stable, indifférent à la spéculation, à l'usurier, au maquignonnage.

Spirituelle: la combinaison de la ferme et du village coopératif conduit sa pensée vers celle d'autrui. Il participera au phénomène collectif, communal, régional, national ou mondial: au village sera construit le « Club », le lieu équipé pour les réunions amicales, ou pour les discussions, ou pour les luttes; le lieu équipé pour l'information spécialisée ou généralisée: conférences, projections, films ou bibliothèque. Le lieu aussi pour se voir entre gens animés du même esprit de clocher: le clocher de la commune. Le clocher sera campé sur le club. La commune a deux centres vivants: le ventre et la tête, le silo et le club.



Avec l'appui constant de Bézard, pendant six mois, j'ai pénétré peu à peu dans l'intimité de la vie rurale: la ferme et le village coopératif: la commune. Ce fut une longue, patiente, méticuleuse assimilation.

On aborde plus facilement (nous autres!) les problèmes de l'industrie des villes que le multiple déploiement annuel du travail des champs. Toutefois, avec de la modestie et de la persévérance, les fonctions nécessaires se sont alignées dans l'ordre et dans leur forme précise, petit à petit, sur la planche à dessin.

Tout s'est classé, aggloméré, ordonné, dimensionné, composé. Des plans, des coupes. Bien entendu, jamais de « façades »! Et un beau jour nous avons construit, sur cette anatomie bien réglée, une maquette en relief.

Et voilà: la ferme était debout. Ferme des temps modernes. Type de la ferme d'aujourd'hui. Une biologie, un organisme, un être.

Autour de ses bâtiments, dans le champ libre de nos imaginations, s'étend la campagne: le verger, les champs, les chemins, les routes. Ici, la ferme est dans la vallée, là elle est sur le coteau.

Elle intègre de la terre, du territoire, de la nature et du travail humain. Elle est vivante!

Et le village coopératif, à la rencontre des chemins, s'étale avec la grâce de la proportion, de l'utilité, d'une raison d'être, de la décence, de la convenance.

Alors, Norbert Bézard, ouvrier agricole, grâce à vous, voici terminée l'étape première de la recherche et de la création du *type*. C'est une grosse étape. Il peut y avoir des erreurs. On les corrigera. La vie des temps modernes y est apparue.

Le paysan devient le cousin-germain du proche habitant de la « ville radieuse ». La « ferme radieuse » ? Peut-être bien !



Maintenant, il faut construire une telle ferme. La voir debout dans les champs, à l'aurore, à midi, au crépuscule; au printemps, en été, en automne, en hiver.

Et aussi, Norbert Bézard, il faut construire « le *village coopératif* », net et joyeux, centre de la vie rurale.

La campagne se réveillera.



Nous, urbanistes des villes, nous pourrons réclamer de l'autorité qu'elle renvoie aux champs tant de ceux qui croupissent dans la ville.

Ce n'est pas vers la mort qu'ils iront. Mais vers la joie de vivre.

Paris, le 6 *avril* 1934.



LA CAUSE DES PAYSANS EST LA MÊME QUE CELLE DES TRAVAILLEURS DE L'INDUSTRIE; LA MARIANNE DES CHAMPS EST LA CONTRE-PARTIE DE LA SOCIALE DES CITÉS.

PROUDHON

POUR QUE LA PAYSANNERIE PUISSE VIVRE ET TOUCHER LE SALAIRE DE SES PEINES, IL FAUT BRISER LA FEODALITE ECONOMIQUE.

MARCEL BRAIBANT

PAR LA MOBILISATION DU SOL PERMETTRE, POUR CAUSE DE SALUT PUBLIC, DES ÉTUDES APPROFONDIES, SOIGNÉES ET TUER NET LA SPÉCULATION.

LE CORBUSIER

JAILLISSANTES OU DORMANTES, LES SOURCES DU SYNDICALISME APPORTENT LES DEUX ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE TOUTE INSTITUTION : UN ORGANE ET UN PRINCIPE. L'ORGANE, C'EST LE GROUPEMENT SPONTANÉ DES PRODUCTEURS, ACQUÉRANT PAR LA LUTTE LA CONNAISSANCE DES FORCES ÉCONOMIQUES ET L'APTITUDE A LA GESTION D'UN ORDRE FONDÉ SUR L'EQUILIBRE DE LA PRODUCTION ET DE LA CONSOMMATION. LE PRINCIPE, C'EST LA LIBÉRATION DU TRAVAIL PAR LE TRAVAIL, DANS UN ÉLAN CONSTRUCTIF ET UNE TENSION ÉPERDUE DE LA VOLONTE. CES SOURCES SERONT TOUJOURS FRAICHES A CEUX QUI ONT ENTENDU LA VIEILLE PAROLE : LE SALUT EST EN VOUS.

HUBERT LAGARDELLE

LE SYNDICALISME DOIT S'AFFIRMER LE SUCCESSEUR DU RÉGIME ACTUEL.

ANDRÉ FOURGEAUD

Imp. L. CARIO, 13, Pass. Trubert-Bellier, Paris-13e

Le Gérant : Régis LAMBERT